Geo Roy

L'OUEST CANADIEN.

Vol. 1. EDMONTON, JEUDI, 29 DECEMBRE, 1898. No. 46.

AVIS

Nous demandons des agents, pour augmenter la circulation de L'OUEST CANADIEN, dans les Etats-Unis et dans la Province de Québec. Une commission libérale sera payée.

L'ADMINISTRATION.

NOTES ET SOUVENIRS.

Un vieux livre—Voyageurs et explorateurs d'autrefois—Gabriel Franchère—Ses voyages—Astoria—Le tour de l'Amérique—Un patriote.

On parle beaucoup d'explorations et de voyages aventureux, en ce temps de Klondyke et de Yukon. On mentionne avec éloge les noms des Canadiens-français qui, suivant les traditions de notre race, ont été, dans les glaciales régions aurifères de l'Alaska, les pionniers de notre civilisation avide du précieux métal. On s'étonne au récit des difficultés vaincues pour ceux qui, les premiers, ont atteint cette région maintenant fameuse.

Et cependant, ces difficultés son beaucoup moins grandes que celles qui ont été surmontées par les grands explorateurs du Nord-Ouest au commencement de ce siècle. Alors point de chemins de fer, point de vapeur pour diminuer les distances! Point de lieux de ravitaillement rapprochés! Point de provinces ni de villes pour servir de base d'opérations!

Je faisais ces réflexions, ces jours-ci, en relisant la "Relation" du célèbre voyage de Gabriel Franchère, dont j'ai écrit le nom dans un de mes derniers articles hebdomadaires, à propos de Michel Bibaud, qui lui avait prêté le concours de sa plume pour la rédaction de ce livre.

J'ai pensé que quelques notes sur la vie et l'œuvre de ce compatriote auraient quelqu'actualité en ce moment.

Gabriel Franchère était né à Montréal en 1786. Après avoir reçu une éducation commerciale, il était entré comme commis dans un établissement montréalais. Durant l'hiver de1810, un de ses amis lui ayant appris que M. John Jacob Astor, de New-York, en société avec MM. Duncan McDougall, Donald McKenzie, David Stuart et Robert Stuart, citoyens canadiens, organisaient une grande expédition vers la côte ouest de l'Amérique, sur l'océan Pacifique, afin d'y fonder un comptoir et d'y faire sur une large échelle la traite des pelleteries. Franchère, poussé par le goût des aventures et l'ambition de conquérir une position plus élevée dans l'échelle sociale, s'engagea pour cinq ans au service de la nouvelle compagnie.

Le 26 juillet 1810, il partait de Montréal, après avoir dit adieu à sa famille et se rendit à New-York, en canot, en faisant maints portages, avec les autres Canadiens qui devaient faire partie de l'expédition. Voici les noms de ces hardis aventuriers: Gabriel Franchère, Ovide de Montigny et F. Benjamin Pillet, commis, et Olivier Roy Lapensée, Ignace Lapensée, Basile Lapensée, Jacques Lafantaisie, Benjamin Rousseau, Michel Laframboise, Giles Leclerc, Joseph Lapierre, Joseph Nadeau, J, B. Belleau, Louis Antoine Belleau et P. D. Jérémie, "voyageurs."

L'expédition devait se faire simultanément par mer et par terre. Par terre, quelques uns des associés devaient remonter la rivière Missouri, jusqu'à sa source et, franchissant les Montagnes Rocheuses, se rendre à l'embouceure de la rivière Columbia. Par mer, d'autres associés devaient faire le tour du continent américain, doubler le cap Horn et remonter dans l'océan Pacifique jusqu'à l'entrée de cette rivière.

Comme on le voit, c'était une gigantesque entreprise, qui, par mer comme par terre, offrait d'immenses difficultés, des périls sans nombre, des souffrances et des labeurs effrayants.

Gabriel Franchère était destiné à l'expédition maritime.

Les intrépides explorateurs partirent de New-York, le 6 septembre 1810, à bord du "Tonquin," voilier de deux cent quatre-vingt-dix tonneaux, commandant du capitaine Thorn.

Environ trois mois et demi plus tard, le 18 septembre 1810, le "Tonquin" doublait le cap Horn. Et le 26 mars 1811, après avoir touché aux iles Sandwitch et s'y être ravitaillés, les voyageurs arrivaient à l'embouchure de Saint-Columbia. Ils étaient partis de New-York depuis six mois et trois semaines.

Ah! l'on ne traversait pas les océans en dix jours, et en se coulant la vie doute, au commencement de ce siècle!

Je n'ai pas l'intention de refaire le récit de Gabriel Franchère. Je n'ai d'autre but que de donner aux lecteurs de la "Presse" un aperçu de ses hauts faits d'explorateur.

L'expédition, qui avait déjà perdu huit hommes, par accident de mer, jeta les bases d'un établissement à l'embouchure de la rivière Columbia. On lui donna le nom d'Astoria, en l'honneur de M. Astor, le chef de la compagnie.

L'expédition de terre, partie de St. Louis de Missouri à la fin d'octobre 1810, n'arriva à Astoria qu'en janvier 1312, après quinze mois d'efforts et de souffrances atroces.

Franchère passa à Astoria les années 1811, 1812 et 1813. L'établissement fut constamment en butte aux plus cruelles épreuves, jusqu'au moment où la guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis vint lui porter le coup suprême. Les associés de M. Astor cédèrent leurs droits à la compagnie canadienne du Nord-Ouest, dont plusieurs représentants étaient arrivés à Astoria au mois de septembre 1813,

Gabriel Franchère résolut alors de s'en revenir au Canada, par voie de terre. C'était un voyage de 3,600 milles! "Le voyage que j'allais entreprendre, était long, dit-il; il devait être accompagné de grandes fatigues et de grandes privations, et même de quelques dangers; mais j'étais fait aux privations et aux fatigues; j'avais affronté des périls de plus d'un genre, et quand même il n'en eut pas éte ainsi, le désir de revoir mon pays, mes parents et mes amis, l'espérance de me retrouver dans quelques mois, au milieu d'eux, m'aurait fait passer par dessus toute autre considération."

Il ne s'agissait de rien moins que de traverser tout le continent américain, de franchir des fleuves, des lacs immenses, de gigantesques montagnes, de défier les espaces et de braver les abimes. Prodigieuse et étonnante entreprise, qui confond notre imagination habituée à la vélocité des "express" rapides et au luxueux confort des "pullman cars!"

Franchère partit avec ses compagnons, le 4 avril 1814. Il remonta la rivière Columbia jusqu'à la rivière au Canot, qui se trouve aujourd'hui dans la Colombie Anglaise. De là, il se dirigea vers les Montagnes Rocheuses et les traversa à peu près à la hauteur des sources de la rivière Athabaska. Cette traversée des Montagnes Rocheuses fut accompagnée de souffrances inouies.

Apres avoir franchi les montagnes, les voyageurs se dirigèrent vers le Canoda, par la voie des rivières Athabaska, Pembina, la Biché et Saskatchewan. Le 30 juin, ils arrivaient au fort Cumberland, et le 25 ils entraient dans le lac Winnipeg, que Franchère appelle "Onénipie."

Remontant la rivière Winnipeg, ils atteignirent, le 5 juillet, le lac des Bois, et gagnèrent Fort William, sur le lac Supérieur, par les rivières à la Pluie et Kamistiquia: Ils arrivèrent à Fort William le 15 juillet.

Enfin, partis de Fort William, le 21 juillet, Gabriel Franchère descendit par la voie du lac Supérieur, du Sault Ste Marie, de la rivière des Français, du lac Nipissing et de la rivière Ottawa, jusqu'à Montréal où il arriva le 1er septembre 1814.

Il en était parti quatre ans auparavant. Et depuis son départ, il avait fait huit cents lieues environ, sur l'Atlantique, et neuf cent lieues sur le Pacifique, passé deux fois l'Equateur, touché aux iles Falkland, doublé les cap Horn, visité les iles Saudwich fait la traite et la guerre avec les aborigènes de l'ouest américain, et traversé tout le continent en cinq mois, pour s'en revenir parmi les siens. Par mer et par terre, il avait fait le tour de l'Amérique au milieu des plus grandes épreuves et des plus grands périls.

Je dis que c'est à bon droit que le nom d'un pareil homme est inscrit dans notre Panthéon Canadien!

Gabriel Fanchère publia le récit de son voyage en 1820. J'ai son livre sous les yeux, en ce moment. En voici le titre exact; "Relation d'un voyage à la côte du Nord-Ouest de l'Amérique Septentrionale, dans les années 1810, 11, 12, 13, 14, par G Franchère, fils Montréal; de l'imprimerie de C B Pas'eur, 1829." C'est un volume de 284 pages. On le rencontre assez rarement aujourd'huit, et it est justement estimé, comme rareté ouvrage d'intérèt, par nos bibliothèques.

L'ouvrage de Franchère a été traduit en anglais et publié, avec des illustration, par G N Huntingdon, à New York, en 1853.

Quand la question des frontières de l'Orégon fut dscutée, dans le congrès américain, én 1846, le colonel Benton célèbre homme politique des Etats-Unis, cita comme une autorité, et avec de grands éloges, la Relation de Franchère.

Washington Irving. qui a écrit un ouvrage sur la colonie d'Astoria, s'est aussi servi plusd 'une fois du livre de notre compatriote.

De retour au Canada, Franchère s'occupa de commerce. Il épousa en 1815, mademoiselle Sophie Routhier née à Saint Domnique. En 1834, il alla s'établir au Sault Sainte-Marie. Quelques années plus tard. il entra comme associe dans la maison P Chonteau, Fils, et Cie, de Saint Louis. Enfin, il fonda à New York, une maison de commerce sous le nom de G Franchère et Cie.

Il groupa les Canadiens-français de la grand métropole, fut le fondateur et le premier président de la société St. Jean-Baptiste de New-York, visita Montréal en 1853, et fut l'abjet d une joyeuse démonstration de la part de la société St. Jean-Baptiste de cette ville, et mourut à St. Paul, en 1863, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Avec lui disparut le dernier des fondateurs d'Astoria, et l'un des plus remarquables de ces intrépides explorateurs canadiens, qui ont tant fait pour la gloire de notre pays et l'expansion de notre race.—La Presse.

IGNOTUS.

AGRICULTURE.

LES MOUTONS.

Les moutons peuvent endurer un très grand froid sans souffrir, et, règle générale, ils souff ent plus d'être réunis en grand nombre dans un espace resserré que du froid; ce qu'il faut aux moutons, c'est le grand air, l'air pur et l'espace. La nature a pourvu le mouton d'une fourrure si chaude qu'il n'y a peut-être pas d'animal qui souffre plus de la chaleur. Le réunion d'un très grand nombre d'animaux dans un local étroit est toujours malsaine, et l'on peut dire que cette réunion est plus nuisible au mouton qu'aux autres animaux: c'est la cause des neuf-dixièmes des maladies qui sévissent dans un troupeau; elle l'est d'autant, plus si l'on considère que de tous les animaux de la création, le mouton est peut-être celui qui aime le plus à vivre en-troup. Son instinct le pousse à se réunir et, à l'approche d'un danger réel ou imaginaire, vous voyez tous les moutons d'un troupeau se presser les uns contre les autres pour faire face à ce danger, on dirait qu'ils veulent, par leur grand nombre,, suppléer à leur timidité et à leur faiblesse naturelles.

De tout ce qui précède, l'on peut conclure que si l'on facilite cette tendanne de réunion chez le mouton en le confinant dans un espace restreint on ne doit pas être surpris de voir surgir dans un troupeau, surtout s'il est considérable de nombreuses maladies; car la chaleur produite par la toisin des moutons pressés les uns contre les autres et par la respiration de ces derniers, vicie en peu de temps l'air de l'appartement où ils se trouvent enfermés. De sorte qu'il est important pour le cultivateur propriétaire d'un nombreux troupeau de le diviser en groupes; c'est le meilleur moyen de préserver le troupeau de maladies contagieuses.

Il n'y a pas d'inconvénient à laisser les moutons libres durant l'hiver; il faut cependant les protéger contre les grands froids et les tempêtes; une bergerie peu close juste assez pour les abriter contre la neige et les vents dans les plus grands froids, est suffisante et encore, on verra qu'assez rarement les moutons vont y chercher un refuge.

L'OUEST CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe d la Société de la Colonisation d'Emonton, Alberta.

Publié par
"La Cie. d'Imprimerie Canadienne d'Edmonton.

Abonnement: $1.00 par année, payable d'avance.

Petites annonces : 5 lignes et moins. trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne la 1ère insertion et 5c les suivantes.

Annonces permanentes, conditions sur application au journal.

N.B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée.
"l'Ouest Canadien, Edmonton,"
Alberta, T. N. O.

FREDERIC VILLENEUVE.
Directeur.

EDMONTON, 29 Décembre, 1898.

LA COLONISATION AU MANITOBA.

Une lettre interessantes de M. l'abbe Gerin

Reponse a nombre de questions concernant cette region.

Mon cher monsieur,

Je m'empresse de répondre à votre lettre.

Vous êtes, me dites-vous, dans l'obligation de vous déplacer et vous me priez de vous dire franchement ce que je pense du Manitoba, comme pays agricole.

Nos villes et les Etats-Unis ne vous sourient pas. Vous voulez continuer à cultiver, à demander à la vie des champs, pour vous et vos enfants, la santé, la tranquillité et l'indépendance. Vous êtes heureux d'avoir des goûts aussi sages à une époque où le bruit, les jouissances matérielles et le "décor" de nos grandes cités séduisent et trompent tant de pauvres malheureux.

Vous êtes également bien inspiré, je crois, en tournant vos regards vers le Manitoba.

Je viens de visiter attentivement cette province. J'ai étudié son sol, sa population, son marché, ses industries, son climat, et je n'hésite pas à vous dire, en vous priant de le répéter à ceux qui se trouvent à peu près dans votre situation: "Le Manitoba est le pays de l'avenir au point de vue agricole: la fortune tend les bras à tous ceux qui, doués de cœur et d'intelligence, iront y dresser leur tente."

Son sol est d'une fertilité incomparable. C'est de la "graisse" plutôt que de la terre. Aussi vous pouvez constater par les statistiques officielles quel rendement merveilleux y obtiennent les céréales et les légumes. Des champs cultivés depuis un grand nombre d'années semblent n'avoir rien perdu de leur fécondité. Lorsqu'il faut ici cinq et même dix ans pour amener une terre nouvelle à faire vivre une famille, là, dès la deuxième année, vous pouvez compter sur une bonne récolte. Pas de fossés, de rigoles, de clôture, de chemins, à faire. Vous savez mieux que moi quelle somme de travail est par là épargnée au colon. Par la brochure que je vous adresse, vous verrez combien peu il en coûte pour changer une prairie en un champ de blé: à quelles conditions faciles l'on se procure les bois de construction et de chauffage, ainsi que le fourrage pour l'hivernement du bétail. L'industrie laitière y est florissante. Le prix du fromage a été, pendant la dernière saison, plus élevé à Winnipeg qu'à Montréal. Les œufs, le lard, le bœuf, etc., tout se vend à des prix rémunérateurs. Le surplus de la consommation locale prend le chemin de la Colombie Anglaise pour de là être expédié dans l'Alaska, les Indes, la Chine et le Japon. Je n'ai pas été peu surpris de rencontrer dans l'Ouest un Japonais venu pour y acheter des vaches devant soutenir une beurrerie qu'il possède dans son pays.

Au reste, rien ne prouve mieux le brillant avenir réservé à cette contrée que ces nombreuses voies ferrées dont elle est déjà sillonnée en tous sens. Croyez-le; ce n'est qu'après avoir bien observé, tout calculé que les financiers ont engagé là leurs capitaux. Voyez cette foule d'émigrants qui accourent de toute part, même du fond de l'Europe. L'an dernier seulement 25,000 ont entré leurs noms à Winnipeg. La population qui, en 1879, n'était que de 12,000, s'élèvent aujourd'hui à 200,000. Les Anglais auxquels on prête tant de flair, que l'on dit si bien renseignés sur les moyens de faire fortune ici-bas, forment la très grande majorité. La plupart sortent de la province d'Ontario où l'on a pourtant encore de vastes terrains à coloniser.

Dites-moi, n'est-il pas infiniment regrettable de voir tant de richesses passer en des mains étrangères, à des hommes souvent ennemis de notre foi et de notre nom? Pourtant ce pays est plus à nous, Canadiens-français, qu'à tout autre, puisque ce sont nos missionnaires, nos religieuses et nos hardis pionniers qui l'ont conquis à la civilisation.

Dans quelques années, quand l'évidence commencera, nous nous jetterons de ce côté. La crême sera prise; nous devrons nous contenter du petit lait. C'est notre histoire qui se continue. Nous n'avons jamais su que nous dépenser pour faire la fortune des autres. Au commencement de septembre dernier, j'ai fait la connaissance de vingt-cinq beaux jeunes gens plein de vie et d'illusions, en route pour le Klondyke. Ils avaient mis en commun tout leur avoir, formant $12,000, pour payer leurs frais de voyage. Voilà d'excellent sujets à peu près tous perdus pour nous. Que ne s'arrêtent-ils au Manitoba, me disais-je, pour y fonder une paroisse canadienne et prendre possession de ces terres qui tout-à-l'heure vont devenir la propriété et la fortune de ces Galiciens qui encombrent le char voisin? Et dire que c'est là un fait qui ne cesse de se répéter.

J'ai entendu des personnes certainement bien intentionnées s'alarmer de l'émigration au Manitoba. Pourquoi, disent-elles, affaiblir notre province au profit d'une autre? Il y aurait bien des considérations à faire à ce sujet. Qu'il suffise, pour le moment, de vous faire remarquer que Québec est et sera toujours à nous; c'est une province à jamais française. Il me parait urgent de songer à fortifier notre race au point de vue de la fortune en prenant notre part des biens qui se distribuent là-bas, de nous fortifier aussi par le nombre dans un pays appelé à jouer bientôt un rôle important dans la Confédération. Si nos milliers de familles qui ont pris le chemin des Etats-Unis s'étaient plutôt dirigées de ce côté, une grande question et bien d'autres seraient réellement réglées aujourd'hui. On ne saurait approuver le père de famille qui, pour se donner plus d'influence dans sa localité, y retiendrait les siens, sachant qu'ils feraient mieux en s'éloignant.

Comme vous, mon cher ami, je me rends parfaitement compte des sacrifices à faire. Je sais tout ce qu'il y a de pénible, de déchirant, à laisser le coin de terre où s'est écoulée notre vie. Là où nous avons vécu, notre enfance, notre jeunesse, tout est poésie, tout nous parle famille, amitié, souvenir. Le moindre ruisseau a ses charmes; avec lui nous avons ri ou pleuré suivant que nous avions du soleil ou de la pluie dans le cœur. Mais je connais quelque chose de plus navrant encore pour un père ou une mère. C'est après avoir élevé une famille, de passer la vieillesse dans l'isolement, de voir ses enfants dispersée, loin, bien loin, de la maison paternelle, exposés à perdre leur religion même leur nom. Là-bas vous conserverez autour de vous, comme une belle couronne, tous ceux que vous aimez. Vous retrouverez des compatriotes dont, en peu de temps, vous vous ferez des amis; vous retrouverez aussi l'église avec son zélé pasteur et le Dieu protecteur des familles; vous pourrez réchauffer encore votre cœur au soleil de la patrie, car cette terre du Manitoba est bien canadienne dans le sens que nous donnons à ce nom parmi nous.

Au cours de mes excursions à travers les prairies, j'ai visité à domicile au moins cinquante familles. Je n'ai pas entendu une seule voix discordante. Toutes sont contentes de leur sort. On n'y oublie pourtant pas les parents et les amis d'ici. Loin de là. J'ai vu couler bien des pleurs lorsque l'occasion m'a été donnée d'évoquer devant cette vaillante population, les souvenirs de la terre natale. Mais que de bons sourires à travers ces larmes! Comme les parents sont heureux d'avoir assuré à leurs enfants une vie heureuse et inépendante.

N'oubliez pas mon chère Monsieur, que le sacrifice est à la basse de toute œuvre importante. Il faut déchirer la terre pour la faire produire. Voyez dans votre livre de prières, aux vèpres des apôtres, deux versets que tout colon devrait connaitre et méditer: Euntes ibant, etc. Ils s'en allaient en pleurant, jetant la semence; "Venientes autem, etc"......Mais ils reviendront avec des transportes de joie, en portant les gerbes de leur moisson.

L'histoir de nos pères nous en dit long sur ce sujet. Malheureusement nous l'étudions trop peu.

Je termine par quelques avis dont je vous prie de tenir compte:

1o A moins de graves motifs, ne vous déplacez pas, "Bien des malheurs en ce monde, dit un philosophe viennent de ce que l'on ne sait pas demeurer chez soi". Rien n'est doux à habiter, comme notre belle province de Québec; mais, si vous ne pouvez rester québecquois, devenez sans crainte manitobain.

2o. Il faut pour réussir au Manitoba comme partout, de l'énergie, du travail, de l'intelligence et de l'économie. La paresse, les fausses spéculations, l'inconduite tuent leur homme aussi sûrement là qu'ici.

3o Ne vous pressez pas d'acheter. Prenez le temps d'interroger et d'étudier.

4o Défiez-vous des spéculateurs qui comme des oiseaux de proie se jettent sur les nouveaux colon dès leur entrée dans le Manitoba. Consultez les curés: ce sont les plns désintéressés.

5o. N'achetez que ce que pouvez cultiver avec l'aide de vos enfants Les terres sont à bon marché; mais les bras pour les cultiver coûtent cher. Vos garçons vous vaudront plus que votre capital.

Si, après avoir pris connaissance de cette lettre et des brochures que j'y joins, il reste des points obscurs, venez donc me voir ou écrivez-moi de nouveau. Je serai toujours heureux de vous obliger, surtout en faveur du Manitoba.

Agréez mes salu'ations respectueuses et croyez-moi sincérement,

Votre dévoué ami,

(Signé), D. GERIN, Pre.

St. Justin, 26 novembre, 1898.

Nos lecteurs pourront voir dans la lettre qui précede l'énoncé de la thèse que nous soutenons depuis bientôt un an pour démontrer à nos concitoyens "d'en bas" qu'il est d'un intérêt vital pour notre nationalité de ne pas se concentrer dans la seule Province de Québec. Si nous laissons l'étranger s'enparer des plus belles parties de notre territoire sans partager au moins avec lui, que sera l'influence française en ce pays? Quel rôle infime jouera alors la Province de Québec avec ses 65 députés contre les centaines de députés de l'Ouest qui sera alors peuplé par une population aussi hétérogène que celle de nos voisins. Aussi nous invitons tous ceux de nos compatriotes qui ne sont pas trop étroitement attachés à leur village natal, à leur clocher, à leurs habitudes de "rentiers" de venir nous rejoindre dans l'Ouest et prendre ici leur part de patrimoine, leurs homesteads dans ce pays de l'Alberta à qui il ne manque que de bons bras pour être le pays le plus prospère au monde. Bon cœur et bon bras, c'est la divise du Canadien français. Qu'il vienne ici, il sera le bienvenu.

La lettre du Revd. M. Gérin ne parle que du Manitoba, mais nous pouvons affirmer sans crainte d'être contredits que notre district de l'Alberta sous tous les rapports puisse comparer avantageusement au Manitoba ou à tout autre champ de colonisation. A son passage parmi nous M. l'abbé Gèrin regrettait beaucoup que son séjour dût être si court mais il s'est déclaré à maintes reprises enchanté du pays. Et qui ne le serait pas!

Nous lisons dans un journal canadien: "La Rév Père Aurélien, né Angers, de Québec, fait actuellement une quête pour venir en aide aux colons du Lac St Jean."

Voilà un œuvre charitable des plus méritoires. Les colons qui entreprennent le défrichement d'une terre, passent généralement par de dures épreuves, et le "domaine" conquis dans la forêt n'appartient pas toujours à celui qui donne le premier coup de hache. C'est pour cela que nous ne conseillons jamais aux gens des vieux pays, bûcherons inexpérimentés pour la plupart, de s'aventurer dans les grands bois.

Nous sommes persuadés que le Rév Père Aurélien recevra partout le meilleur accueil.—La Tribune de Wonsocket.

Note de la Rédaction.—Dans notre district, apart des Galiciens tous les colons qui nous sont arrivés ont pu subvenir à leur subsistance et sont heureux d'être venus s'établir dans l'Alberta.

LE ST. NICHOLAS.

Sommaire du No. 2 — 8 Dec 1898. La Troupe à Con Galsor, (E. Dupuis) —Parole Français (B Vadier)—Filleule de Napoléon (Cap Danrit). —Le minet fin-de-siècle (Tante Nicole).—Chanson d'hiver (L. Margery).—L'étoile de Lisette (H. Besançon).—La statue de Saint Nicholas (Henriette Daux).— Boite aux lettres.—Tirelireaux devinettes.

Illustration par Birch, P. de Séman, A Ritchterg. N. Notta, etc.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie. Librairie Ch. Delagrave 15, rue Soufflot, Paris et chez tous les libraires. Abonnement: six mois 10 fr.; un an 18 fr.

CONTE DE NOEL.

Heureux celui qu'un rêve a séduit en passant !
Heureux celui qui meurt comme il a voulu vivre !
Heureux celui dont l'âme a pris pitié du sang
Qui sort d'une blessure ? Heureux celui qui livre
Son cœur à la souffrance et son âme aux dou- [leurs
Des malheureux vivants ! Heureux celui qui [passe
Et pleure en écoutant l'homme verser des [pleurs !
Heureux celui qui laisse après lui, sur sa trace,
La perle d'un grand cœur ; cette perle sans prix !
Heureux celui qui vit sur terre sans mépris
Et met dans sa pitié tout son cœur de poëte !

Il neige ; C'est l'hiver. La misère s'en vient
S'accroupir au foyer des pauvres gens qui souf- [frent ;
Là dans cette demeure, un vieillard se souvient
Des ans qu'il a perdu, des espoirs qui s'engouf- [frent
A chaque instant qu'il vit, dans chaque instant [qui meurt.
Il écoute le vent qui souffle et le vénêtre ;
Il entend une plainte et comme une clameur
Dans le cri de l'hiver qui branle la fenêtre......
Il est seul et rêveur. Il se berce et s'endort.
Il va faire un beau rêve et repasser sa vie ;
Car, ce soir c'est Noël, Noël aux cloches d'or !
Les pauvres petits gueux viendront avec envie
Chez le bon vieux Noël entendre une chanson.

Il rêve, le bon vieux, il rêve à son enfance ;
Il rêve à son amour de bon petit garçon ;
Il va chanter encore une ancienne romance.
Il rêve, le bon vieux ; il va se rajeunir !
La cloche sonne au loin. Elle a froid cette clo- [che !
Oh ! ce beau petit enfant ! Oe ! ce grand avenir
Qui s'en vient dans le ciel et lentement s'appro- [che,
S'approche du vieillard. Il le voit de ses yeux ;
Il lui sourit déjà près de la pauvre crèche.
—Comme il est bel enfant ! murmure le bon [vieux,
Il couche comme moi sur la paille sèche !—

La cloche sonne encore, et le ciel s'est ouvert,
Les anges du bon Dieu sont beavx comme des [astres !
Le prêtre du Seigneur du soleil s'est couvert
Pour demander encore d'éloigner les désastres
De ce monde, trop grand ponr contenir les [vieux.
Les vieux, c'est dans le ciel, qu'ils veulent la [misère...
Sur la terre ils sont bons et sans être envieux,
Ils ont besoin encor d'une bonté sincère.

Le pauvre vieux-rêveur, rêve, rêve toujours....,
La nuit se passera dans une nuit passée.....
Une nuit de bonheur, qui vaut tous les beaux [jours !
Une nuit de Noël, une ombre trépassée !—
La cloche sonne encore et vibre dans les airs.....
Le vent branle toujours la porte et la fenêtre.
Les petits gueux gelés grelottent de vieux airs
En frappant au logis où rêve le vieil être......
Ils n'entendent plus rien ! Mais le vieillard est là
Qui les attend toujours, qui les attend encore.
Il est là seul et rêve ; il pense à tout cela :
Il pense aux mendiants qui vont revoir l'aurore,
Il pense à son histoire, à celle qu'il voulait
Leur narrer cette nuit, leur narrer tout à l'heure,
Mais le pauvre Noël, dès cet instant allait
Frapper au paradis, et, c'est là qu'il demeure.

HENRY DESJARDINS.

NOTES LOCALES.

Bonne et heureuse année !

Lundi est fête et les magasins et les banques seront fermés.

M. et Mde Rodberg sont retournés à Wetaskiwin mardi matin.

M, le Pharmacien Graydon est allé faire un voyage dans la Province d'Ontario, visiter sa famille.

Les arrangements pour la superstructure du pont sont enfin terminés et l'on peut s'attendre à voir bientôt les travaux commencer.

Mde Jos Lamoureux du Fort Saskatchewan s'est embarquée mardi matin pour un voyage au Kansas : elle sera absente près de trois mois. Bon voyage.

Nous demandons à tous nos lecteurs et abonnés qui ne nous ont pas encore fait remise de leur abonnement de le faire sans delai attendu que les nouveaux reglements postaux nous forceront à rayer de la liste ceux qui n'auront pas fait leur devoir vis-à-vis de nous.

Nous signalons à l'attention de nos lecteurs la nouvelle intitulée: "Le Matin du Jour de l'An", par M Wilfrid Larose, de Montréal : c'est un tableau de mœurs rustiques et patriarcales du Canadien de nos campagnes de la Province de Québec et qui est traité de main de maitre.

Les Elections partielles dans la Province de Québec ont eu lieu le 19 Décembre avec le résultat suivant. Lévis, M. G. Langelier libéral est élu par 115 sur MM. Bourassa libéral indépendant et Gelley conservateur. Beauharnois A. Plante conservateur est élu par 55 voix de majorité sur M W. Mercier libéral ; aux élections générale E H Bisson libéral avait été élu par 272 voix de majorité sur l'Hon L Beaubien. Dans Missisiquoi, le Dr Colton libéral est élu par 40 voix sur le Dr Comeau. Aux élections générales McCorkill libéral avait été élu par 405. A Vercheres, M. Blanchard libéral a été élu par 230 de majorité c'est-à-dire 20 voix de plus qu'aux élections générales.

RIVIERE QUI BARRE.

MM, Dalton et St Denis ont fini de couper les billots qu'ils feront scier au printemps pour leurs nouvelles résidences.

La messe de Minuit a été chantée très solenellement. Le chant a été magnifique. La messe du second ton harmonisée par Dumont, le cantique "Minuit Chrétiens", A l'Offertoire la Pastorale, solo soprano Delle Emma Dalton, Tenor Delles Cyr, Basses MM Constantin et Palin, Altos, MM Poirier St Denis, Mercier, Sopranos MM Dalton, Cyr et les Delles Calton, à la Communion, le cantiques "Les Anges dans nos Campagnes", ont été très bien exécutés et font honneur aux éxécutants et au directeur.

Cela me rappelait les belles fêtes de Noël dans nos vieilles paroisses de la province de Québec, et dire que par "en bas" ils croient que nous sommes entourés par les sauvages, et que nous en sommes nous-mêmes, S'ils pouvaient être transportés ici au Nord-Ouest, nos parents et nos amis "d'en bas" n'en croiraient pas leurs yeux et ce n'est pourtant que la vérité.

"UN PATRIOTE.

SOUHAITS DE BONNE ANNEE

Mon cher OUEST CANADIEN.

Avant de m'enbarquer pour retourner dans les Provinces de l'Est, laisse moi emprunter ta voix pour offrir à tous mes compatriotes du district d'Edmonton l'expression de mes vœux les plus ardents comme les plus sincères à l'occasion du Nouvel An. A tous je souhaite : santé, succès, bonheur, réalisation la plus complète de tous leurs bons projets. Que l'année qui va commencer soit pour tous une année de bénédictions, de paix, exempte de malheur, féconde en bonnes œuvres, fertile en moissons. Que le Bon Dieu bénisse les travaux de tous, épargne les épreuves trop grandes, continue de répandre ses bontés sur notre colonie ; voità mes souhaits du Nouvel An que je te charge cher OUEST CANADIEN, de porter à chaque famille, le 1er de l'an.

Durant mon séjour de deux mois dans le district, j'ai eu le plaisir de visiter à domicile un certain nombre de familles, je remercie ces braves gens de l'accueil bienveillant qu'ils m'ont fait et de la bonne sympathie qu'ils m'ont témoignée ; c'est pour moi une grande joie de constater ainsi, la satisfaction générale, et de me convaincre que tout le monde est content. Pour ceux que je n'ai pas eu le plaisir de visiter, ceux devant les maisons desquels j'ai dû passer outre, je demande bien pardon et excuse ; le temps m'a fait défaut pour voir tout le monde, arrêter à toutes les maisons et m'asseoir à tous les foyers, c'eût été mon grand plaisir ; mais la colonie n'est pas ce qu'elle était deux ou trois ans passés, alors que dans une semaine on pouvait en faire le tour et visiter toutes les familles. Nous sommes devenus trop nombreux pour entreprendre la visite de 500 familles tant distancées, dans si peu de temps.

Dis à ton directeur, cher OUEST CANADIEN, qu'il a toute mon admiration. Les efforts qu'il fait pour doter l'Alberta d'un organe, digne, honnête, sérieux, indépendant, sont trop généreux pour ne pas mériter l'encouragement de tout bon canadien-français. Que l'année qui commence lui fournisse beaucoup de lecteurs nouveaux. Qu'il voit ses finances s'améliorer, son bureau de rédaction s'organiser, ses correspondants se multiplier, et notre OUEST CANADIEN devenir un grand journal tant par son format que par principes. Je désire en plus que les petits désagréments, les petits malaises qu'aurait pu causer l'âpreté de la dernière lutte électorale disparaissent à jamais. Nous sommes dans un pays constitutionnel, où la majorité commande. La Providence a permis que le résultat fut ce qu'il a été, acceptons donc le fait accompli et travaillons de concert à améliorer notre état, augmenter notre prestige dans la mesure du possible..

On serait surpris du résultat des efforts de toutes les volontés dirigées vers un même but ; que tout le monde s'entende (non pas sur la fin, car il ne faut pas en douter, tout le monde veut le bien) mais sur les moyens ; qu'il y ait de la suite, de l'ordre, dans nos revendications, et nous verrons qu'avant longtemps tout malaise disparaitra, et fera place à l'harmonie qui devrait toujours régner entre des frères, mais qui se voit trop souvent troublée par la jalousie ou l'ambition.

Nous avons tant besoin de nous unir ; nous sommes si isolés dans ce vaste Nord-Ouest, et nos besoins sont si nombreux, qu'il nous faut absolument agir de concert, si nous voulons obtenir notre part de faveurs gouvernementales. Or, c'est par le journal que nous arriverons à nous connaitre, à nous entendre, c'est par le moyen de L'OUEST CANADIEN que nous avons pu, il n'y a pas un an, forcer la consisigne et obliger, entrer au parlement, le premier ministre en chambre de déclarer au pays qu'on ignorait là-bas que nos ministres de l'Ouest en voulaient à la langue française.

Unissons-nous, mes chers compatriotes et amis ; soyons magnanimes, tolérants, généreux, ce n'est pas d'une année que nous attaindrons la perfection. Encourageons notre journal, par des correspondances, des nouvelles, des avis adressés à notre directeur. Si chacun veut y mettre du sien on peut faire de L'OUEST CANADIEN un organe intéressant, instructif et populaire, pouvant rendre d'immenses services à la population catholique et française.

J. B. MORIN, Ptre.

OU FAIRE LES ACHATS.

Voici l'époque des achats que nécessitent les fêtes et la saison d'hiver et chaque marchand fait de son mieux pour attirer la clientèle à son magasin : bon choix de marchandises attrayantes, étalages qui frappent l'œil, bon marché des prix et comme complètement indispensable pour celui qui veut réussir mieux que ses concurrents, l'annonce dans les journaux.

Les colonnes de L'OUEST CANADIEN contiennent aujourd'hui les noms d'un grand nombre de ces marchands. En lisant attentivement ces annonces nos lecteurs feront double économie : économie de temps et d'argent. Economie de temps car ils sauront où aller directement pour trouver ce qu'ils veulent, et économie d'argent car le marchand qui annonce est obliger de vendre à bon marché pour garder la clientèle qu'il attire.

Nous demandons à nos lecteurs de vouloir bien parcourir toutes les colonnes d'annonces de L'OUEST CANADIEN et d'aller faire de préférence leurs achats chez ceux qui encouragent le journal français.

TOUTES LES GARANTIES DE SUCCES.

Contracter un rhume n'est rien, lorsque l'on a, à portée de la main, un remède sûr, prompt et efficace comme le **Baume Rhumal**. Le danger consiste à prendre des remèdes qui ne convient pas au traitement. Le **"Baume Rhumal"** seul offre toutes les garanties de succès, 25 cts partout.

En gros chez

The Martin, Bole & Wynne Co.
Wholesale Druggists, Winnipeg.

Détail chez Larue & Picard.

MENUS PROPOS.

Un monsieur ayant une visite à rendre dans un hôtel laisse son parapluie au porte manteau avec l'inscription suivante :

"Ce parapluie appartient à un homme qui peut donner un coup de poing de la force de 250 livres.—Reviendra dans 10 minutes."

La visite terminée, il vient chercher son parapluie, mais il trouve en place une autre carte portant ces mots :

"Cette carte a été laissée par un homme qui peut courir 20 milles à l'heure—ne reviendra pas."

Cordélia Viau a été condamnée à être pendue pour le meurtre de son mari.

C'est la première fois depuis 40 ans qu'une femme est condamnée, dans la province de Québec, à mourir sur l'échafaud.

La dernière exécution de femme à la prison de Montréal a été celle de Marie-Anne Crispin, veuve de Jean-Baptiste Gohier dit Celisle, de St Jérôme, qui fut pendue le 25 juin 1858, après s'être rendue coupable d'avoir, de complicité avec Jean-Baptiste Desforges, le 18 janvier de la même année ôté la vie à Catherine Prevost, femme d'Antoine Desforges.

La femme Belisle et J B Desforges sont montés sur l'échafaud le même jour.

Antoine Desforges, le mari de la victime, avait aussi été accusé de ce crime, mais il fut libéré après le procès.

Pour faire mourir Catherine Prévost, l'un des complices s'est assis sur un oreiller placé sur la bouche de la victime pendant que l'autre lui tenait les bras.

EGLISE ST. JOACHIM. Offices Religieux du Dimanche.
1ère messe à 8h a.m.
Messe chantée, à 10½h a.m. Vêpres Instructions et Bénédiction du Saint Sacrement, à 7½h p.m.
L'Instruction se fait alternativement en français et en anglais.
Eglise St. Antoine de Padoue, Edmonton-Sud.
Messe chantée à 10½h, a.m., tous les premiers dimanches du mois.

TROUVE ERRANT sur mon terrain, "cayuse" gris étampé indéchiffrable.
JULIEN SAVARD,
Stony Plain.



LE NORD-OUEST CANADIEN.

TARIF DE PASSAGE DE COLONS ALLANT L'OUEST.

De Montréal aux endroits suivants

Winnipeg	$ 22 00
Portage la Prairie	23 25
Brandon	24 40
Oak Lake	25 10
Regina	28 90
Medecine Hat	35 00
Calgary	39 45
Prince Albert	33 85
Edmonton	43 30
Emerson	23 70
Fannystelle	23 10
Morris	23 20
Niverville	22 90
Qu'Appelle	28 25
Treherne	23 95
Deloraine	26 40

TARIF D EFFETS DE COLONS.

De Montréal aux endroits suivants pour un char :

Winnipeg	70 00
Portage la Prairie	74 00
Brandon	78 00
Oak Lake	80 00
Regina	90 00
Medecine Hat	104 00
Calgary	114 00
Prince Albert	102 00
Edmonton	123 00
Emerson	75 00
Morris	74 00
Qu'Appelle	88 00
Deloraine	82 00

NOTE.—Au tariff des endroits cidessus nentionnés. pour la section de Québec à St. Vincent de Paul, pour un char de fret, il faut ajouter dix piastres.

LE MATIN DU JOUR DE L'AN.

—P'tit Louis ! p'tit Louis ! l'coq chante.

—Hein ?

—L'coq chante, j'te dis, y s'rait temps d'oir à nos chaussons.

—Oui, batêche ! ousqu'é l'mien ?

—Charche ; tu dois saoir ousce tu l'as pendu ?

—Bon, l'v'là... si y an a, d'dans, d'zaffaires ! Tâte-moi lé donc'... Ane cannette, un bâton, des noix, du raisin... Ah ben l'guiabe ! jusqu'à ane ciganne ! Ca c'est chanceux !... Pi toé ?

—Moé tou.

—Om !... c'te belle p'tite paire de jouaux d'fer blanc, pour le p'tit ! c'te belle catin pour la *toune* !.........

—Ioù, mes tits jouaux !... ioù, ma tite catin !... Oune ? c'est ça des tits riens *tonneux* !

—Oui, c'est beau, hein ?

—Vi... Qui és a donnés ?

—Le p'tit Jésus.

—L'tit Zézus ?

—Evoù qu'y é, l'tit Zézus ?

—Dans l'ciel.

(Les époux)—Coût don', vieux ?

—Quoi'c'que ya, don' ?

—V'là les enfants d'boute, tu d'vrais te l'ver, pi aller les faire arrêter ; y vont tout mette sans sus d'sous ! Queu ravau !

—Avant ça, on va toujou ben s'la souhaiter ; c'est l'moins, on a l'jonr de l'an qu'ane fois par année... Houm !... dieu, qu't'es-t-ane bonne vieille

(Riant)—Tu peux l'dire. Faut être plusse que bonne pour t'endurer.

—Dis-moi pas ça, j'vas t'embrasser encore... Sais-tu c'que j'te souhaite, vieille ?— Justement ce que nous souhaitait m'sieu le curé, quand on s'est marié ; une nombreuse famille·

—Tu t'en trouve pas encore assez, j'suppose ?

—Eh non ! j'voudrais remplir toute la maison.

—Ré tanant ! ah ! tu peux ben aoir des enfants tanants !... Va à la porte, ça cogne.

—Ça doit être les quêteux du village qui commencent leu tournée du jour de l'an... Aie, qu'é là ?

—C'est moé.

—Qui toé ?

—P'tit Tenne.

—Cré chien ! t'es ben matinal, sans r'proche ?

—L'faut ben, m'sieu Lâni, si j'veux ajeuer ma tournée avant la grand'messe. Faut l'gagner, nus autres, not' jour de l'an, si on veut l'aouoir.

—Quoi'c'que tu prends ?

—Dame ! j'ai coutume de m'faire donner des œufs ou ben des coppes, mais à matin, j'ai envie d'faire comme tout l'monde, j'vas prendre un coup, j'compte ben.

—T'en es l'maitre. Approche on va prendre tous les deux. A ta santé, mon Tenne.

—A la vot', m'sieu Lâni ; ane hureuse.. A c't'heure, vu la circonstance, je m'fie ben que vous m'en voudrez pas, si j'm'en vas tout d'suite comme un savage, hein ?...Eh ben ! au rouair et pis j'vous r'marcie, tout de bon, d'vos belles politesses.

—De rien, de rien, mon fisse.

(La femme)—Est-y parti ?

—Oui : y en d'sort.

—Eh ben ! vite habiller l's enfants, pi déjeuner avant qu'nos gens des concessions arrivent, parcequ'on pourra pas aller à la messe... V'nez nous souhaiter la bonne année, les petits enfants.. Bonne... bonne.. bonne, comme ça. Allez-vous-ête ben sages et obéissants à l'avenir ?

(Ensemble)—Oui, son pére ! oui, sa mére !

—Tant mieux : on a hâte de voir ça. Chaussez-vous à présent ; vous allez attrapper l'rhumne, à marcher nu-pieds su l'plancher.

—Nos chaussons sont tout pleins d'suc' !

—Mettez-en d'autres, vite ! vite !

(La femme)—J'vas mette la tabe tout d'suite ; vous mangerez comme vous pourrez, à mésure que vous s'rez parés ; autrement, on ara pas faite la moiquié d'not' ouvrage avant qu'y arrivent.

(Le mari)—Non ! pour le sûr et certain, les v'là déjà. T'entends pas la ouéture qui rente dans la ceur ?

—C'est pourtant vrai ! sainte mère des saints ; j'me sauve ; arrange-toé avec.

(Pi ! pan ! pan !)—Quien ! bonjour, bonjour ! Quoi'c'que tu fais, don', Lâni ? es-tu veuf à matin ?

—M'en parlez pas ; ma femme a faite la paresse, pi elle é yen qu'après s'habiller.

(Elle danschambre)—Ah ! l'pauvre homme, qu'y é menteur !

—Eh ben, d'abord qu'alle é pas morte, c'é l'principal ; on va toujou pouoir y souhaiter la bonne année encore ane fois. Ouayons, Mina, on va-t-y y aller ou ben si c'é toé qui va v'nir nous ouoir !

—Entrez pas, entrez pas. Aie !

—Fallait réponde pus vite. A c't'heure qu'on gué, on va guy rester. Quand même qu'on t'donnerait pas l'temps d'mette toutes tes fardoches ! Y a-t-y besoin d'tout ça, pour s'embrasser. Allons,mon enfant, ane bienheureuse, pi du succès dans l's entreprises, toé pi ton mari·

—Marci, vous autes pareillement. Janvier, mon vieux ?

—Quoi, sa mère ?

—Sors don' les beignes, pi la boisson, là. Faut prende queuque chose ; parler, pi rien prondre, au jour de l'an, ça fait pas ; ça l'air trop pauv'.

—Eh ! ça fait belle lurette que tout est sorti. J'vous attends, moé.

—Ah ! ah ? ma p'tite, tu l'pensais pas si smatte que ça, j'sus ben sûr ?

(Souriant)—Cé pas ben aisé de l'penser smatte ; y l'é si peu souvent.

—Dis don' que c'é pas ben encourageant de l'ête, non plus. J'en sus si peu récompensé. Hein ? là, j'te prends ? Quoi'c'qu'on boé ?—du vin, d'la bière, d'la liqueur, du d'gine ou ben du whisky ?

—Pour moé, c'est un peu de d'gine.

—Du vin s'y vous plait.

Moé aussi, p'tit Paul ?

—Oui ; marci, marci.

—Et toé, Mina ?

—Même chose que toé, mon vieux.

—Ben moé, c'est du whisky.

—Moé aussi, un peu......bon !

—Allons, qu'y vous fasse pas d'mal.

—Vous autes non plus ; salut !......

—Y é bon, vot' vin. C'est y du vin qu'vous avez faite vous autes mêmes ?

—Oui : c'est du vin d'vigne savage.

C'é ben la muilleure. On n'n'a jamais bu d'si bon d'not' vie ; mon Dieu, qu'y é bon !

—Goûtez don' à nos beignes, pour ouoir !

Crab crapeau ! vous avez ben russi aussi ben que pour vot' vin ! y ont goût d'amande ! Ben, mon pauv' Janvier, t'as une femme qu'é pas battue.

—Eh ! c'est tout simple ; c'est parceque c'é moé qui y a montré.

—Finis, finis tes turlutages, mon beau capabe, pi habille-toé vitement pour la messe ; v'là les tintons qui sonnent, Si fallait qu't'arrives commencé, l'monde bavasserait qu't'apris un coup de trop. Tu sé, au jour de l'an, c'é remarqué, ça.

—Ma femme, c't'ane vrai ange garien, y a pas moyen de s'damner avec elle ; ais préouait à toute, à toute, à toute.

(Souriant)—Y a ben pas moyen de s'damner avec toé, non plus, pauvre enfant, parceque ça f'rait longtemps qu'je l'serais. File, file......

Vous r'viendrez toute après la messe, toujou ?

—Ah oué !

WILFRID LAROSE.

(Extrait des Variétés Canadiennes.)

SOUS LA GUILLOTINE.

J'ai toujours désiré voir une guillotine au repos, à l'état inoffensif.

J'ai conduit dans mes livres tant de gens à l'échafaud, que c'est bien le moins que je sache comment un échafaud est fait. J'en ai vu en gravure, c'est vrai ; mais la gravure laisse un souvenir bien vague.

Me trouvant à Londres et visitant le musée de Mme Tussaud, j'étais donc attiré, malgré moi, vers la guillotine qui s'y trouve, guillotine de Samson, comme le dit une inscription clouée à la muraille.

Eh bien, je vous jure que c'est une mécannique fort ingênieuse, et tout le citoyen Guillotin avait le droit d'être fier.

Celle de Mme Tussaud ne laisse rien à désirer. Elle est complête : le panier attend à droite, la bascule est baissée, le couperet est levé ; il n'y manque absolument que le condamné.

Dernièrement, cette guillotine toute prête tenta un Parisien. Il voulut voir comment on était sur cette bascule, et le cou prit dans cette lucarne, en conséquence, il releva la partie mobile de la lucarne, se coucha sur la bascule, passa sa tête par la lunette, et une fois là, abaissa la partie supérieure de la lucarne au niveau de son cou. Il croyait qu'une fois la lucarne abaissée, il n'y avait plus qu'à la relever et à retirer la tête en arrière comme fait un colimaçon qui veut rentrer dans sa coquille.

Le Parisien était dans l'erreur.

Une fois la tête prise dans la lucarne, la tête doit y rester jusquà ce qu'elle tombe. La guillotine est une chose sérieuse.

Un petit ressort qui s'échappe sournoisement de lui-même fixe le dessur de la lucarne, et comme ce ressort n'est connu que de l'exécuteur, le condamné ,parvint-il à délier ses mains, ne parviendrait pas à faire jouer le ressort.

Il fallait tout prévoir !

Or, notre Parisien, après être resté cinq minutes sur la bascule, la tête à la lucarne, voyant que l'on ne voyait rien, que le son garnit le fond du panier, et que cette vue était peu variée essaya de relever le dessus de la lucarne pour retirer sa tête, continuer sa visite, remonter dans son cab et rentrer à son hosel,

Il se figurait l'ffet qu'il ferait en France en racontant à table d'hotel qu'il avait essayé la guillotine de Louis XVI et qu'il avait passé sa tête par la même lucarne où le petit fils de saint Louis avait passé la scienne.

Seulement il ajouterait :

—Mais moi, pas bête, je l'ai retirée !

Il avait déjà fait sa phrase, comme vous voyez.

Malheureusement, il avait compté sans son hôte.

Quand il voulut relever la lucarne, la lucarne se, refusa, à tout mouvement.

Le Parisien insista : la lucarne tint bon.

Il comprit qu'il y avait un ressort et chercha le ressort.

Mais tout à coup, il lui vint une idée qui lui fit pousser une goutte de sueur à chacun de ses cheveux ; c'est qu'il pouvait se tromper de ressort et lâcher celui qui au lieu de faire relever la lucarne, farait tomber le couteau.

Alors il serait décapité tout seul sans avoir le moindre envie de suicide sans compter, qu'il ne pourrait plus raconter, dans ce monde-ci du moins, qu'il avait essayé la guillotine de Louis XVI.

Or, il lui semblait que dans l'autre, le récit ne ferait aucun effet.

Le Parisien, imbu de cette idée qu'il pourrait se tromper de ressort, pensa qu'il n'y avait rien de mieux à faire que d'appeler.

Il appela.

On ne vint point.

Il cria.

Les visiteurs, entendant ses cris, s'approchèrent.

—Que diable fait là cet homme ? demande un de ces bons Londrins,que Punch désigne sous le noms de cockneys.

—Oh ! lui répondit un autre visiteur d'un esprit trop actif, cette bonne Mme Tussand ne sait qu'inventer pour la satisfaction de son public. Elle a pensé que la guillotine sans patients était dénué d'intérêt, et elle a loué un brave jeune homme qui fait semblant d'être criminel ; seulement comme on ne guillotine pas à Londres elle a poussé la vórité historique jusqu'à louer un Français pour représenter le patient.

—A l'aide ! au secours ! criait le Parisien.

—Très bien, très bien, jeune homme ! répondait l'Anglais ; vous jouez merveilleusement votre rôle ; bravo !

—Mais, monsieur, criait le patient, ce n'est pas un rôle, je vous jure. Je suis là par accident.

—Oh ! oui, bravo ! c'est comme cela qu'il faut continuer.

—Que dit-il, demandaient les autres visiteurs qui s'amassaient en foule·

—C'est une leçon qu'il répète ; seulement il la répète bien.

—Messieurs, messieurs, au nom du ciel, criait le Parisien d'une voix qui allait s'affaiblissant ; messieurs, délivrez-moi ; mais faites bien attention ; ne vous trompez pas de ressort ! Messieurs, oubliez que vous êtes Anglais et que je suis Français tous les hommes sont frères.........Messieurs, à l'aide ! au secours !

—Oh ! bravo ! bravo ! répétait l'anglais.

Et chacun d'applaudir et de battre des mains.

Enfin, les applaudissement, les bravos et les battements de mains firent si grand bruit qu'un des employés de l'établissement accourut, fendit la foule et pénétra jusqu'au captif, auquel il demanda à quelle sorte de plaisanterie il se livrait.

Au premier mot qu'il entendit, le patient comprit qu'il lui arrivait du secours.

Il parlait un peu Anglais ; l'employé de l'établissement parlait un peu français.

Les deux interlocuteurs finirent par s'entendre.

L'employé commença par expliquer la chose aux curieux, qui ne voulaient pas, à toute force, qu'on rendit le patient à la liberté.

De son côté, le patient criait qu'on le délivrât sans retard, à l'instant même.

—Monsieur, lui dit l'employé, un peu de patience, un de nos visiteurs est allé chercher sa femme, qui est restée près du berceau du roi de Rome ; je vous demande de demeurer tanquille jusqu'à ce que cette dame vous ait vu, quelques secondes de plus ou de moins ne sont pas une affaire.

—Nais je ne veux pas rester une seconde de plus moi ! je ne suis pas ici pour amuser le public : je suis ici comme les autres pour mon argent.

—Patientez, monsieur, patientez...

Mais cela vous est bien aisé à dire, vous......j'étouffe, j'étouffe......je vais avoir un coup de saug. A moi ! je...fai......ouf !

Où est-il ? où est-il ? demandait la femme en fendant la foule.

—Le voilà, dit le mari.

—Tu m'avais dit qu'il criait ; pourquoi ne crie-t-il plus ? Je veux qu'il crie pour moi comme pour les autres.

Vous entendez, monsieur, dit l'employé traduisant le désir de sa compatriote ; madame vous prie de crier.

Mais le patient ne soufflait pas,

Vous êtes Français, monsieur, et en votre qualité de Français, vous êtes trop galant pour refuser quelque chose à une dame. Monsieur, deux ou trois cris, voilà tout.

Non seulement le patient ne criait plus, mais il ne bougeait même plus.

On eut alors l'idée qu'il s'était trouvé mal.

On fit jouer le ressort, on le tira de sa lunette, on le mit sur ses pieds.

Il s'affaissa sur lui-même.

Comme on l'avait présumé, il était complètement évanoui.

On lui fit respirer des sels on lui jeta de l'eau glacée au visage ; enfin à la grande satisfaction des spectateurs, il rouvrit les yeux.

Son premier mouvement en revenant à lui fut de porter ses mains à sa tête. En sentant qu'elle était encore sur ses épaules, il poussa un cri de joie et, sans réclamer son chapeau qui l'attend toujours, il s'élança hors des murs de Mme Tussand.

ALEXANDRE DUMAS, père.

CARTES PROFESSIONELLES.

AVOCATS.

FRÉDÉRIC VILLENEUVE, Avocat, Notaire, Bàtisse Gallagher Edmonton.

M. Villeneuve est aussi avocat au Barreau de la Province de Québec.

I. S. COWAN, Avocat, Notaire Public. Bureau, Bâtisse de la Banque Jacques-Cartier à Edmonton, Alberta.

WILLIAM SHORT, Avocat, Notaire, Etc. Bureau, Bâtisse Cameron, Edmonton. Capitaux de particuliers et de Compagnies à prêter.

Avocat pour The Merchants Bank of Canda.

BECK & EMERY, Avocats, Notaires, Edmonton, Albrta, T. N. O Procureurs pour la Banque Impérial du Canada.

N. D. BECK, C.R. E. C. EMERY, Avocat de la Couronne.

Argent de particuliers et de Cies. à prêter.

BOWN & ROBERTSON, Avocats. Batisse du Bulletin, Edmonton, Alta., T. N. O.

J. C. F. BOWN. HARRY H. ROBERTSON.

H. C, TAYLOR, M.A., L.L.B Avocat. Notaire, Sollicitenr' Etc. Bureau : Bâtisse de la Banque Impériale, Edmonton, Alta, T.N.O.

C. DE W. McDONALD, M. A., (Cidevant du Barreau de la Novelle Ecosse) 22 ans de pratique, Avocat, Edmonton, T. N. O. Bureau en haut du Bureau de Poste. Avocat qui parle français.

P. L, McNAMARA, Avocat, Notaire, Bureau : Batisse McLeod Avenue Jasper, Edmonton, T. N. O. Procureur pour la Banque Jacques Cartier.

DR. A. H. DESLOGES, Médecin-Chirurgien St. Albert, Alta.

DR. PHILIPPE ROY, Médecin-Chirurgien, Consultations de 2-4 p.m., 7-8 p.m. Telephone No. 5. Bureau, Rue Principale, vis-à-vis l'entrepôt Massey-Harris.

E. A. BRAITHWAITE, M.D. Bureau à sa résidence, 3e rue, au sud des nouveaux magasins de la Baie d'Hudson. Téléphone.

J. D. HARRISON, M.D., C.M. Bureau et résidence, 2me porte à l'ouest de la Banque Impériale.

HOTEL ALBERTA, Edmonton.— Cet Hotel agrandi et considérablement amélioré, sous la direction de M.M. Jackson & Grierson, offre aux voyageurs et au public en général tout le comfort possible. Table excellente ; salles d'échantillons ; écurie de louage. La diligence de l'Hotel est ou débarcadère à chaque train.

JACKSON & GRIERSON,
Propriétaires

HOFEL QUEFNS, Edmonton.— Hotel de première classe sous tout rapport. Diligence de l'Hotel à chaque train, gratuitement. Salles d'échantillons libres.

WHITE & BÉLIVEAU,
Propriétaires.

HOTEL JASPER. Le seul Hote en briques d'Emonton. Table excel'ente. Pension a la semaine or à lo journée à des prix modérés. Salles d'échantillons ; Ecurie de louage et de pension,

J. GOODRIDGE,
Propriétaire.

HOTEL WINDSOR, St. Albert, Alberta. Hotel de 1ère classe sous tout rapport. Salles d'échantillons. Pension à la semaine ou au mois à des prix modérés. Ecurie de louage et de pension.

FLEURY PERRON,
Propriétaire.